

NOUVELLE II

LE PSAUTIER DE L'ABBESSE

Il y a en Lombardie un monastère fameux par sa sainteté et l'austérité de la règle qu'on y observe. Une femme, nommée Isabeau, qui réunissait en elle la noblesse et la beauté, l'habitait depuis quelque temps. Un jour un de ses parents vint la voir à la grille avec un ami, cet ami était jeune et bien fait. La nonain le sentit, et en devint dès ce moment éperdument amoureuse. Une heureuse sympathie agit sur le cœur du jeune homme ; il ne fut pas plus insensible aux charmes d'Isabeau qu'elle aux siens. Mais ils ne retirèrent pendant longtemps de cet amour mutuel d'autres fruits que les tourments de la privation.

Cependant, comme tous deux ne songeaient qu'aux moyens de se voir et de se réunir, le jeune homme, plus fécond en ressources, trouva un expédient sûr pour se glisser furtivement dans la cellule de sa maîtresse. Tous deux, également joyeux d'une si heureuse découverte, se dédommagèrent de la longue attente, et jouirent longtemps de leur bonheur sans contre-temps. Mais enfin la fortune trahit leurs plaisirs : Isabeau avait trop de charmes, et son amant était trop bien fait, pour n'être pas exposée à la jalousie des autres religieuses. Plusieurs espionnaient toutes ses actions, et, se doutant de son intrigue, elles ne la perdaient presque pas de vue. Une nuit, entre autres, une religieuse vit sortir son amant de sa cellule, sans en être aperçue, et elle communiqua sa découverte à quelques autres. Elles résolurent de dénoncer leur compagne à l'abbesse, nommée madame Usinbalde, et qui passait dans l'esprit de toutes ses nonains, et de quiconque l'avait vue, pour la bonté et la sainteté mêmes. Pour qu'on ne soupçonnât pas leur témoignage, et qu'il ne fût pas possible à Isabeau de le récuser, elles concertèrent de faire en sorte que l'abbesse trouvât la nonain couchée avec son amant. Ce projet arrangé, chacun de son côté fit le guet, se mit aux écoutes, afin de surprendre cette pauvre amante qui vivait dans la plus grande sécurité. Un soir qu'elle avait fait venir son amant, les perfides sentinelles le virent entrer dans sa chambre. Plutôt que de faire du bruit, elles lui donnent le temps de jouir des plaisirs de l'amour, et se divisent en deux bandes ; l'une veille sur l'appartement d'Isabeau, l'autre court chez l'abbesse. Elles frappent à la porte : « Allons vite, allons, madame, accourez ; la sœur Isabeau a un jeune homme dans sa chambre. » À ce bruit, à ces cris, l'abbesse, effrayée et craignant que par trop d'empressement les nonnes n'enfonçassent la porte, et ne découvrirent dans son lit un prêtre qui le partageait avec elle et qu'à l'aide d'un coffre elle introduisait dans le couvent, se leva à la hâte, s'habilla du mieux qu'elle put, et, pensant couvrir sa tête d'un voile qu'on nomme le Psautier, elle s'embéguina de la culotte du prêtre. Dans cet équipage grotesque, et dont les nonnes trop occupées ne s'aperçurent pas, l'abbesse criant dévotement : « Où est cette fille maudite ? » on arrive à sa porte, on l'enforce, on entre, on trouve les deux amants dans les bras l'un de l'autre. L'étonnement, l'embarras les rendaient immobiles. Mais les nonnes, furieuses, enlevèrent leur jeune sœur, et, par l'ordre de l'abbesse, la conduisirent au chapitre. Le jeune homme resta dans la cellule ; il s'habilla et voulut attendre l'issue de cette aventure, bien résolu de se venger, sur celles qu'il pourrait attraper, des mauvais traitements qu'éprouverait sa maîtresse, si l'on ne la respectait pas, de l'enlever et de s'enfuir avec elle.

L'abbesse arrive au chapitre et prend sa place. Toutes les nonnains y étant, les yeux de toutes étaient fixés sur la pauvre Isabeau. L'abbesse commence sa réprimande, qu'elle assaisonne des plus piquantes injures ; elle traite la pauvre coupable comme une femme qui avait souillé et terni, par ses actions abominables, la réputation de sainteté dont jouissait le couvent. Isabeau, honteuse et timide, gardant le silence de la conviction, n'ose lever les yeux, et son touchant embarras inspire de la pitié à ses ennemies mêmes. L'abbesse continue toujours ses invectives ; la nonnain, comme enhardie par l'excès d'un tel emportement, ose lever la vue, l'arrête sur la tête de l'abbesse, et voit la culotte du

prêtre qui pend aux deux côtés. Cette vue la rassure. « Madame, lui dit-elle, que Dieu vous soit en aide ! dites-moi bien tout ce qu'il vous plaira ; mais, de grâce, rajustez votre coiffe. » L'abbesse, qui n'entendait rien à ce discours : « De quelle coiffe parles-tu, impudente ? dit-elle. As-tu bien l'audace de vouloir railler ? te semble-t-il avoir fait quelque chose de risible ? – Madame, encore un coup, dites-moi tout ce qu'il vous plaira ; mais, de grâce, rajustez votre coiffe. » Cette prière singulière, répétée avec affectation, fit tourner tous les yeux sur l'abbesse, et la décida enfin à porter elle-même la main sur sa tête. On vit alors pourquoi Isabeau avait parlé comme elle avait fait. L'abbesse, déconvenue, et sentant qu'il était impossible de déguiser son aventure, changea de langage, et conclut son discours par faire voir combien il était difficile d'opposer une résistance continuelle aux aiguillons de la chair. Aussi douce dans cet instant qu'elle avait d'abord paru sévère, elle permit à ses ouailles de continuer, comme on avait fait jusqu'à ce jour, à saisir toutes les occasions de s'amuser en secret. Après avoir pardonné à Isabeau, elle regagna son appartement. Isabeau rejoignit son ami, le fit encore revenir plusieurs fois, et fut heureuse en dépit de l'envie.